

16° RENCONTRES INTERNATIONALES DU TEXTILE ET DE LA MODE

PRÉSENTATION DES 10 PHOTOGRAPHES SÉLECTIONNÉS

Dimanche 24 Avril 2016 / 14h00

Modérée par **Raphaëlle Stopin**, Directrice artistique

Avec :

Anaïs Boileau (France), **Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger** (Allemagne / Suisse), **Maja Daniels** (Suède), **Louise Desnos** (France), **Vendula Knopova** (République tchèque), **Sasha Kurmaz** (Ukraine), **Jason Larkin** (Royaume-Uni), **Emilie Régnier** (Canada / Haïti), **Ilona Szwarc** (Etats-Unis / Pologne), **Fleur van Dodewaard** (Pays-Bas)

Raphaëlle Stopin

L'objectif de cette Rencontre est de vous présenter les 10 photographes en compétition cette année qui exposent leurs travaux dans les salles voûtées de la Villa. L'exposition est ouverte au public jusqu'au 22 mai.

Cette compétition a été créée il y a 16 ans avec les mêmes présupposés que ceux régissant le concours mode, à savoir la promotion d'écritures originales et la défense d'une photographie d'auteur. Vous ne verrez pas nécessairement de photographie de mode mais des auteurs qui s'expriment avant tout avec un vocabulaire qui leur appartient ; c'est cette spécificité que nous voulons défendre, avec un jury renouvelé chaque année, composé de 10 personnalités. L'idée est de mettre en relation ces photographes et des personnalités du monde de l'image. Il s'est avéré que de nombreuses collaborations ont pu voir le jour lors des dernières éditions.

Concernant le processus de sélection, rappelons que nous recevons 750 dossiers environ, dont seulement un dixième sont conservés. À ces 70 photographes sélectionnés, nous demandons de nous envoyer les tirages que le jury visionne au mois de janvier. Nous en retenons 10. Ensuite, nous avons une discussion avec les photographes ici pour définir quels travaux nous souhaitons présenter et de quelle manière. Lors du Festival, ils s'entretiennent également individuellement avec chaque membre du jury, ce qui permet à ces derniers de découvrir leurs œuvres d'une manière plus extensive et d'avoir une idée plus approfondie des sillons qui peuvent être creusés par chacun des photographes.

Le fait d'être sélectionné parmi les 10, compte tenu de l'attention internationale dont bénéficie le Festival et du nombre de candidatures soumises chaque année, est une véritable victoire en soi. Après, en effet, il y a des prix : le Grand Prix du Jury qui constitue un authentique soutien au lauréat, en termes de visibilité et en termes financier puisque ce prix s'accompagne de l'octroi d'une bourse par Chanel. D'autres dotations ont été mises en place, dont celle d'Elie Saab qui prévoit une résidence artistique à Beyrouth et qui consiste à faire un portrait libre de

la capitale libanaise, et celle de notre partenaire Memorieslab, qui permet au lauréat de produire des tirages pour un certain montant.

Je vais passer le micro à Anaïs Boileau pour qu'elle se présente ainsi que son travail, Plein Soleil.

Anaïs Boileau



Plein Soleil traite d'une communauté de femmes en séance de bronzage. Elles s'exposent au soleil sur les plages de villes côtières marquées par la lumière et une architecture vive et très colorée. Ce travail est basé sur une réalité que j'ai pu observer de femmes lézardant au bord de la Méditerranée. J'ai été très inspirée par cette frange de la population de retraitées qui migrent vers le sud pour trouver un meilleur confort et une vie plus agréable.



J'ai photographié ma mère, ses amies et aussi les femmes autour de moi. Je voulais porter un regard drôle et tendre sur ces femmes, jouer avec leur image et échanger - ce sont des femmes qui prennent de l'âge. Perdues derrière leurs verres fumés et autres accessoires, elles sont distantes et pensives, absorbées par le soleil. On ne voit jamais leurs yeux derrière leurs lunettes de soleil et cela les rend impersonnelles. A mi-chemin entre documentaire et fiction, ce projet traduit un désir d'exotisme. Les lieux ont leur importance, avec le sable blanc, les palmiers et le soleil. Il existe une dimension artificielle dans ce monde d'apparences. Il y a aussi un jeu temporel entre ces femmes et l'architecture parce qu'elles sont toutes deux modélisées de la même manière par ma caméra et par le soleil.



Je concentre fortement mon travail sur l'architecture, sur la forme, les ombres projetées des constructions, etc. L'idée générale derrière ce projet était de montrer un sud très générique, de parler de mes origines et d'où je viens. Merci.

Raphaëlle Stopin

Merci beaucoup, Anaïs. Jojakim Cortis et Adrian Sonderegger, la parole est à vous...

Jojakim Cortis

Notre projet s'appelle Icones. Nous travaillons avec des photographies iconiques que tout le monde connaît et a à l'esprit. Nous partons de ces photos célèbres et les reconstruisons en studio en utilisant différents types de matériaux. Il est important pour nous de souligner qu'il ne s'agit pas d'une composition Photoshop : tout est fait à la main. Lorsque nous réalisons les photos dans notre studio, nous prenons un peu de recul pour montrer les alentours de manière à ce que le public puisse voir comment nous produisons ces images, les matériaux que nous utilisons, les outils...



Adrian Sonderegger

Nous ne voulons vraiment pas tromper le public. Il est important pour nous que l'image recréée soit très réaliste. Mais en même temps, nous révélons tout. Si quelqu'un vient vers nous en demandant comment nous avons procédé, nous pouvons toujours répondre : « Regardez l'image et vous verrez par vous-mêmes ». Plusieurs de ces images sont iconiques ce qui signifie qu'elles défendent l'idée d'un changement, soit en photographie, dans la presse ou avec la guerre...

Par exemple, celle-ci prône la fin de la guerre du Vietnam.



Jojakim Cortis

Plusieurs des photos que nous utilisons et reconstruisons sont à caractère politique. C'était d'ailleurs notre première intention. Ce travail-ci porte plus sur la photographie elle-même, ce que l'image nous raconte. Il est question de réalité, pouvons-nous faire confiance aux photographies ? Nous jouons avec le centre de l'image, la partie la plus connue puis avec les alentours.

Adrian Sonderegger

L'intérieur de l'image représente un instant dans le temps, une fraction de seconde. Nous la recréons dans notre studio de manière à ce qu'elle n'ait plus de temporalité lorsque nous avons terminé le travail. Les alentours ont un caractère documentaire : ils montrent le matériel que nous utilisons. Nous allons publier un livre l'année prochaine avec 40 images – ce sera un peu comme si l'histoire se répétait.

Raphaëlle Stopin

Parfois vous incluez aussi l'image de référence dans le cadre ...

Jojakim Cortis

Oui, nous faisons cela parfois. Nous mettons certaines parties de l'image originale mais ce n'est pas systématique : il ne s'agit pas de se mesurer à l'original. Il faut comparer avec ce que vous avez à l'esprit.



Raphaëlle Stopin

Merci. Maja, c'est à vous.

Maja Daniels

Le langage est une chose naturelle et donnée, qui ne demande pas à ce que l'on y réfléchisse. Il nous relie souvent à un lieu ou à la maison... C'est un mystère et c'est ce mystère autour d'une langue très ancienne et très spécifique appelée l'Elfdalien qui m'a intéressé pour mon travail. C'est une langue que ma famille a parlée pendant des centaines d'années. Elle m'a ramenée en Suède après des années passées à l'étranger. Les linguistes et historiens ont étudié cette langue mais personne ne sait vraiment comment une si petite communauté, qui n'a jamais vraiment été isolée, a pu la préserver dans cette partie de la Suède.



C'est plus ou moins la langue que parlaient les Vikings. Très peu de gens parlent l'Elfdalien aujourd'hui, dont je ne suis pas malheureusement. L'idée d'aborder une langue par le biais de la photographie peut paraître paradoxal ou bizarre. Mais le fait de ne pas la pratiquer, cet engagement muet, m'a permis tout naturellement de créer un récit. Cela a rendu le projet vraiment personnel dans la mesure où j'utilise beaucoup mes propres fantasmes par rapport à cet endroit. Ce fut également le lieu de départ de la chasse aux sorcières en Suède dans les années 1500. Peut-être ces deux éléments sont-ils liés ? J'aime à penser qu'il y avait une communauté rebelle qui refusait de se conformer aux règles. Je crée un drôle de conte au travers de mes images, un conte qui dévoile une partie du langage tout en préservant le secret, en ne révélant rien. Merci.



Raphaëlle Stopin

Maja, est-ce que vous pourriez nous parler de votre prochain projet ?

Maja Daniels

Ce projet m'a conduit à travailler avec les archives d'un photographe qui a vécu dans la même région il y a cent ans. Il s'était également intéressé au mystère entourant les langues, aux

superstitions et à l'histoire de cet endroit précis. Je travaille également à la réalisation d'un film sur ce projet.



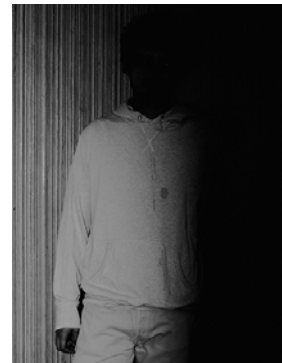
Raphaëlle Stopin

Merci.

Nous allons entendre Louise Desnos, qui étudie aux Arts Décoratifs.

Louise Desnos

Je vais commencer par une citation de Raoul Vaneigem sur la paresse : “Entre lui et le milieu ambiant, l'insouciance contemplative suffit à tisser le réseau de subtiles affinités. Il perçoit mille présences dans l'herbe, les feuilles, un nuage, un parfum, un mur, un meuble, une pierre. Soudain, le sentiment le saisit d'être relié à la terre par les intimes nervures de la vie. »



L'acédie est un état de douleur et d'affliction qui s'exprime par un manque de motivation. C'est un mot latin lié au mode de vie des moines qui vivaient reclus, en dehors du reste de la société, dans la solitude. C'est un composant de la paresse qui fait partie des sept péchés capitaux de la religion chrétienne – et en fait la mère de tous les péchés.

Selon moi, la paresse peut-être quelque chose de positif qui vous donne de la créativité, du temps libre – et le temps est peut-être, la première des libertés que nous ayons. La paresse peut vous mettre en état de grâce et vous aider à trouver des idées. Elle peut aussi être un moyen de résister au rythme fou du monde contemporain, à son emballement incessant, à son système capitaliste qui prône la compétition et à ses moyens de divertissement infinis. Dans l'inconscient collectif, le temps appartient à l'humanité : la paresse est considérée comme un péché, l'acédie vous culpabilise de ne pas utiliser vos capacités, et cet état de grâce ne peut se trouver dans la paresse.



J'ai entamé ce projet sur l'acédie en prenant des photos de manière plutôt instinctive. Puis j'ai lu un livre d'Ivan Goncharov appelé Oblomov, puis d'autres ouvrages sur la paresse. Oblomov défend l'idée que la paresse pourrait être la sagesse ultime. J'ai fait beaucoup de recherches sur la paresse, son iconographie et son histoire.

Toutes les images présentées ici sont cadrées serrées parce que la paresse est un sentiment qui ne s'appartient pas. J'ai aussi voulu parler du media photo qui est bidimensionnel – je voulais des images plates. J'ai utilisé un filtre foncé pour introduire la subjectivité de l'acédie entre la réalité et le public. Parfois le personnage disparaît également. Merci.



Raphaëlle Stopin

Merci. C'est au tour de Vendula Knopova, de la République Tchèque.

Vendula Knopova

Mon anglais sera probablement une torture pour vous ! Je vous présente donc ma carte de visite et un film de quelques minutes qui parleront à ma place.

« Tutorial est le best of du disque dur de ma mère sur lequel nous avons effectué une sélection pour ne conserver que les images montrant les animaux domestiques et les catastrophes naturelles. Ma mère s'appelle Lenka. Elle est une maman complètement normale et utilisatrice occasionnelle d'une caméra numérique. Cela suffit parfois à se rappeler certains moments, surtout les moins importants. Je suis Vendula et je fais partie de la génération Big Kids. Mon rôle est celui de la sœur iconique et du mouton noir. Mais d'abord et avant tout, je suis une observatrice indépendante qui réalise la collection finale avec des photos situationnelles. J'ai 3 sœurs et 3 frères et nous vivons tous dans une maison isolée à la campagne. Nous n'avons pas de carte de fidélité Tesco et le Coca-Cola n'est acheté que sur prescription médicale.

Je n'aime pas attendre, les eaux profondes, les livres sur la motivation, la rhubarbe, les discussions autour de la cuisine et mes jambes. Mais j'aime les étrangers, Raffaello, les gens qui se lèvent tôt, l'odeur du printemps, le jeu candy crash, la chanson Amanita de Animal Collective et la liberté.

La photographie me permet d'exprimer mon sens de l'humour en deux secondes. Mon frère est psychiatre : il m'a dit une fois que tous les artistes sont un peu fous. Je préfère me considérer comme une ambassadrice de l'humour, plutôt que comme une artiste. ”

Raphaëlle Stopin

Merci, Vendula.

Sasha, qui nous vient d'Ukraine.

Sasha Kurmaz

La photographie pour moi est une pratique conceptuelle. Je pense que la photographie aujourd'hui est plus une question d'images insérées dans un cadre, dans un livre, sur un site web ou sur des réseaux sociaux.

J'essaie d'utiliser des images dans des contextes publics. Je vais vous montrer quelques exemples d'interactions du public avec mes photographies. A l'écran, vous pouvez voir des images de belles femmes affichées sur le mur.



Cela semble être un truc étrange, mais au bout d'un moment, un garde de sécurité est venu me demander de les enlever. Comme il passe sa journée à regarder des écrans et voit toujours les mêmes choses ennuyeuses, je lui ai proposé de regarder ces jolies femmes.

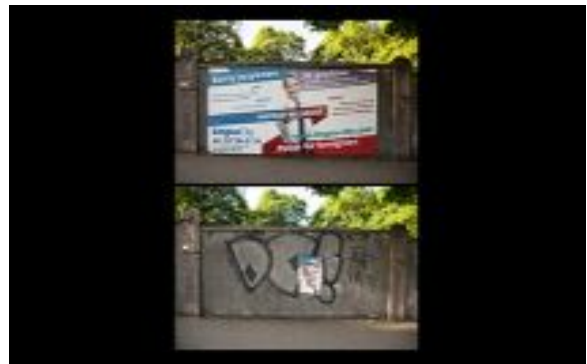
La discussion s'est enclenchée, nous avons parlé de son travail, du plaisir... et j'ai réalisé que la photographie pouvait être beaucoup plus que de simples images, qu'elle pouvait créer un lien entre le public et moi. Cela peut être une nouvelle façon de se rapprocher des gens et d'échanger.

Ensuite, j'ai commencé à prendre des photos d'archives et à les insérer dans des livres trouvés chez un libraire. De cette façon, je pouvais les partager. J'essaie d'abolir les frontières et les limites qui existent dans les musées, les galeries, les festivals et même entre les livres eux-mêmes. Mon objectif est toujours de me rapprocher au plus près du public, par tous les moyens.



Il y a un siècle, avant l'avènement d'Internet et des mobiles, les gens lançaient des bouteilles à la mer pour envoyer leurs messages. J'essaie d'utiliser la même méthode pour partager des images, c'est un travail expérimental. Toute ma pratique tourne autour de questions et de réponses, une forme de dialogue, c'est anthropologique.

Ici vous voyez 4 images. J'ai affiché sur de grands panneaux publicitaires à Kiev, dans une zone commerciale caractéristique, des photographies de la population locale y compris des SDF. J'ai été surprise de voir que les gens n'y prêtaient pas attention et passaient simplement leur chemin. J'ai fait quelque chose de similaire à Vienne il y a un an, en été, mais le contexte, les gens, l'état d'esprit, les relations, tout était différent. J'ai fait des séries de portraits de gens vivant dans la rue et faisant la manche et j'ai affiché ces images dans les rues de la ville. Cette exposition n'a duré qu'un mois mais les réactions ont été totalement différentes : les gens prenaient même des photos de mon travail.



L'image du haut montre une bannière qui est la méthode traditionnelle pour faire de la publicité ou passer des informations commerciales en Europe de l'Est. Il est intéressant de constater que ce sont les gens eux-mêmes qui bricolent ces bannières. Même si vous avez une petite boutique, vous pouvez mettre sur ces bannières quelques images, du texte et ainsi faire passer votre message. A Katowice en Pologne, j'ai recréé des bannières publicitaires, en prenant en photo certaines d'entre elles, puis en découpant tout pour ne garder que les visages souriants que j'ai réinsérés sur les bannières dans un format plus grand. Le résultat a été incroyable. Cela traite vraiment de la photographie et de ce qu'elle est aujourd'hui. Vous n'avez pas besoin d'appareil photo, il suffit de réfléchir et de garder l'esprit ouvert.

Cette photo a été prise dans un restaurant japonais à Kiev. Il était vide en raison de la crise économique mais vous pouviez y voir plusieurs publicités très laides. J'ai fait une photo avec des produits de marque. Celle que vous voyez ici ressemble à une cannette de coca mais si vous vous en rapprochez, vous verrez qu'elle est assez étrange : j'ai distordu l'image pour montrer aux gens comment fumer de l'herbe. Avec des photos de cannettes Heineken, j'ai montré comment fabriquer des cocktails Molotov !



J'ai affiché ces images dans la vitrine en attendant des réactions. Même si ces images sont restées en place pendant un moment, il n'y a eu aucune réaction de la part des autorités !

Raphaëlle Stopin

Merci. Nous allons maintenant entendre Jason Larkin.

Jason Larkin

Je me suis retrouvé en Afrique du Sud pendant trois ans. Je travaillais en fait sur un autre projet appelé « Tales from The City of Gold » (Histoires de la Ville d'Or). L'Afrique du Sud est un pays très complexe et le projet documentaire sur lequel je travaillais abordait de nombreux thèmes parmi lesquels l'influence de l'exploitation de l'or pour Johannesburg. Les inégalités flagrantes que l'on peut voir dans ce pays sont difficiles à ignorer. C'est un sujet sur lequel il est difficile de réfléchir et encore plus, de communiquer ou d'étudier. Beaucoup de reportages de photojournalisme en parlent, jusqu'à provoquer une overdose.



Quoi qu'il en soit, l'Afrique du Sud est l'un des endroits le plus inégaux dans le monde et il faut en parler. De toute évidence, c'est pour beaucoup un héritage de l'apartheid. La plupart des gens attendent le changement et c'est, je crois, ce qui explique les tensions entre ceux qui possèdent et les autres. En vous déplaçant dans la ville, vous voyez qu'il y a beaucoup de personnes oisives dans les rues. J'ai commencé à parler à ces gens en leur demandant ce qu'ils attendaient et ce que cela impliquait. La raison principale en est le zonage géographique en vigueur pendant l'apartheid. Mais il y avait également des gens qui attendaient pour d'autres raisons – c'était la semaine la plus chaude de l'année - et donc les gens restaient à l'ombre en attendant on ne sait quoi. C'est à ce moment que j'ai pensé que des images pourraient capturer cette angoisse de l'attente partout dans le pays. Il y avait également cette idée d'être laissé pour

compte et laissé dans l'ombre. Cela est devenu une métaphore visuelle d'individus en mouvement alors que d'autres restaient statiques. Au cours des derniers 25 ans, les choses ont changé de façon spectaculaire en Afrique du Sud, mais c'est de toute évidence toujours un énorme combat. Je me suis entretenu avec certains et je sais précisément pourquoi ils attendaient et depuis combien de temps.

Dans le passé, j'ai travaillé avec des écrivains et des journalistes. Il y a toujours un élément textuel dans mon travail mais dans ce cas, j'ai décidé de supprimer toutes les informations personnelles et de ne laisser que la durée. Bien que le texte demeure assez intégral, il est quand même très minimal.



En supprimant la possibilité au public de se connecter à chacune de ces personnes et partager cette attente, non par manque de respect pour elles et leur situation, j'espère permettre à ces images de parler au plus grand nombre. Nous avons tous été en situation d'attente à un moment ou un autre de la journée : l'attente est un acte universel qui découle d'une conséquence ou pas. Par ailleurs, il en résulte que ces visages presque tous dans l'obscurité donnent l'impression que cette attente anonyme se rapproche d'une sorte d'expérience à l'échelle de la ville. Vous ne percevez plus que la simple posture de quelqu'un dans un environnement donné.

J'espère que tous ces éléments permettront à ce travail d'aller au-delà de la situation Sud-Africaine.

Quoi qu'il en soit, je crois que le texte est important et j'ai donc engagé 4 écrivains afin qu'ils traitent d'autres thématiques sur l'attente sous forme de fiction ou de réalité, en Afrique du Sud mais aussi au Royaume-Uni.

Est associé à ce travail un site Internet où vous pouvez lire d'autres éléments sur le thème de l'attente.

Raphaëlle Stopin

Merci, Jason. C'est à vous Emilie Régnier.

Emilie Régnier

Je suis une photographe canadienne mais j'ai passé une partie de mon enfance en Centre Afrique. Après mes études de photographie, je suis retournée en Afrique il y a près de huit ans. J'ai été basée au Sénégal, en Côte d'Ivoire et au Mali. Mon travail porte donc principalement sur ma vision de l'Afrique en général même si j'essaie de me tenir à l'écart des stéréotypes du photojournalisme et de montrer quelque chose que je considère comme plus juste : l'Afrique est actuellement le seul continent qui connaît une croissance économique. Le projet que je présente concerne les cheveux. Je l'ai réalisé en Côte d'Ivoire. Il y a une ligne noire au milieu

de chaque photo, une idée que j'ai empruntée aux photographes locaux qui utilisent une technique particulière pour couper les négatifs – principalement pour des raisons économiques: ça n'a rien à voir avec l'esthétisme. En choisissant deux angles pour chaque personne qu'ils photographient, ils peuvent ainsi montrer deux perspectives de chaque coupe de cheveux. Ils découpent le négatif et assemblent les deux parties sur un même cadre. Ils vendent ensuite ces « cartes-postales » aux différents coiffeurs qui s'en servent pour illustrer leur book.

Lorsque j'ai réalisé ce projet, je pensais que le fait que les femmes noires portent des perruques ou aient les cheveux blonds était d'une certaine manière l'héritage du néocolonialisme. Peut-être était-ce le cas au début mais c'est devenu en soi un phénomène culturel et social. Le lien à leur culture et à leur origine sociale est très présent.



Lorsque vous demandez à ces femmes pourquoi elles choisissent cette coiffure ou à qui elles aimeraient ressembler, elles répondent à Beyoncé ou Rihanna, mais elles sentent bien que le style de Rihanna est un peu trop banal pour elles. Elles veulent quelque chose de plus fou. Cette énorme influence américaine en Afrique de l'Ouest s'est renforcée avec Internet et les médias sociaux. Les photographes traditionnels travaillent dans ce genre de laboratoire, version locale de Central Dupon, et utilisent ces très vieilles machines qui donnent à leurs photos un look seventies très inspirant.

Je travaille actuellement à un projet sur le léopard, animal avec lequel j'essaie de jeter des ponts entre le monde occidental et le monde africain. En Afrique, le léopard représente un énorme symbole de pouvoir, porté uniquement par les rois et les chefs de tribu. En Europe et partout ailleurs dans le monde, le léopard est surtout un symbole de mode.



J'essaie d'étudier et de montrer l'influence des chefs tribaux sur les occidentaux à l'époque des colonies, comment ce code vestimentaire a été ramené et réapproprié sans aucun questionnement sur ses origines ou sa signification. Lorsque j'achète du léopard, je ne pense

pas nécessairement aux rois africains. Ici, je propose un tour du monde du léopard; ceci est réalisé au Sénégal ; une photographie d'une femme musulmane qui porte une robe léopard ; celle-ci est à Paris, un DJ français qui s'habille assez souvent avec ce motif; ceci est à Congo-Kinshasa, un chef tribal qui porte cette fourrure de léopard héritée de son père. Dans la culture africaine, ils sont presque considérés comme des rois. Celle-ci est en Afrique du Sud, un homme zoulou vivant dans un village traditionnel. Dans la culture zoulou, le léopard est l'un des plus forts symboles du pouvoir, le léopard étant considéré comme l'animal le plus intelligent de tous, le lion étant agréable à regarder mais plutôt stupide.



Voici une photo de Mobutu, l'ancien dictateur qui a gouverné le Congo pendant près de quarante ans. On l'appelait le léopard de Kinshasa, et il portait son chapeau en léopard pour se positionner en tant que chef tribal de tout le Congo.

Ceci est au Texas, Larry est un artiste tatoueur, il est entièrement couvert de tatouages de léopard.

Dans ce projet, j'essaie d'établir des liens entre l'Afrique et le monde occidental, la mode, les voies urbaines et toutes les formes que le léopard peut prendre dans la culture contemporaine.

Raphaëlle Stopin

Merci. Ilona, c'est à vous.

Ilona Srwarc

Le projet que je présente ici au Festival est un triptyque dont l'origine remonte à l'époque où je recherchais mon sosie. J'ai commencé à faire des sélections aux Etats-Unis à la quête de femmes qui me ressemblaient. Je suis née et j'ai grandi à Varsovie puis j'ai émigré aux USA il y a environ 8 ans.



Ai-je l'air d'une américaine ? Ai-je l'air d'une polonaise, les identités sont-elles liées aux apparences ? Sont-elles connectées ou déconnectées ? Pour répondre à ces questions, j'ai voulu parler de ces processus que j'ai vécus en tant qu'émigrante. J'essayais de me rendre invisible dans la société en transformant mon apparence.

Sur cette base, j'ai eu l'idée d'utiliser des tutoriels de maquillage de théâtre. En tant que maquilleuse, j'ai transformé les sosies américaines au cours de trois sessions de maquillage. La première partie s'appelle « Je suis une femme et je me nourris de souvenirs », la seconde « Je suis une femme et je me joue de l'horreur de ma chair » - cette série est un peu plus ludique et implique l'utilisation de peinture et de marques qui rendent les visages presque grotesques. Comme il était important pour moi de travailler sur le plan conceptuel de mon œuvre, il était essentiel que je développe l'aspect narratif. C'est pourquoi, d'une certaine manière, j'ai dirigé les personnages et créé le portrait comme l'arrière-plan de la scène. Sur la droite, vous voyez un masque que j'ai également utilisé dans la 3^{ème} série. Et ainsi, toutes les séries sont en un sens connectées.

Cette image, présentée ici au Festival en même temps que le livre, est intitulée « Je suis une femme et je ne projette aucune ombre »: ceci commence comme les autres séries avec l'actrice entrant dans le studio. Je la prends d'abord en photo avant de procéder à sa transformation. Puis lentement, je commence à déconstruire son apparence initiale et normale. Ceci est un tutoriel pour réaliser le masque et appliquer une pression sur son visage. Je lui retire son identité, enlève tout ce qui en fait une femme et traite son corps comme une forme. A la fin, vous ne pouvez plus la reconnaître, vous ne savez plus si c'est une femme ou un homme.

La dernière image est une figure tirée de la mythologie, celle de Janus. En la regardant, je me vois moi-même, mon avenir et mon passé au même moment.



Cette image montre comment l'œuvre fonctionne sous forme de livre, imitant la forme d'une beauté contrefaite ou d'un magazine de mode – la couverture est l'avant et la dernière page, l'après.

Raphaëlle Stopin

Merci Ilona.

Et maintenant nous allons entendre Fleur van Dodewaard.

Fleur van Dodewaard

J'ai réalisé ces derniers jours, après avoir parlé aux membres du jury et à la presse, que la meilleure façon de présenter mon travail était de proposer quelques projets différents, non pas pour une analyse trop poussée mais pour donner une idée ce que j'ai fait au cours des 3 dernières années.

J'ai sélectionné six projets, le premier datant de 2010 puis un projet pour chaque année jusqu'en 2016. Je n'en ai choisi que trois à présenter aujourd'hui mais vous pouvez en voir d'autres exposés en bas qui vous donneront une meilleure idée de mon parcours.

Avant de commencer à étudier la photographie, j'ai étudié les beaux-arts et le théâtre – il y a donc toujours des éléments tirés de différentes disciplines dans mon travail, la peinture, la sculpture, la mise en scène, la fiction et le jeu.

Nude Studies (Les Etudes de Nus) qui date de 2010, a été inspiré par un livre sur la peinture de nus au 19^{ème} siècle. Au dos du livre, il y a des photographies des ateliers de peintres montrant également les modèles. Les peintres utilisent toute sorte d'artifices pour maintenir leurs modèles dans la bonne position pendant une longue période de temps – la main est posée sur une corde ou leur pied repose sur une pièce de bois... J'ai utilisé ces éléments pour que mes propres modèles puissent trouver un point d'appui et j'en ai tiré des formes abstraites. Dans l'ensemble, tout ceci représente une étude de nu. Les photos sont en fait assez petites dans cet exemple mais elles montrent beaucoup de détails sur la façon dont ces éléments sont fabriqués et construits.



La série couchers de soleil trouve son inspiration dans deux objets photographiques intéressants : le miroir qui montre toujours quelque chose d'autre que lui-même – ce qui le rend presque impossible à photographier – et le coucher du soleil qui est probablement le plus banal des clichés. A partir de là, j'ai commencé à construire et à faire des sculptures dans le studio. Dans cet exemple, j'utilise la photographie en tant qu'élément de sculpture et donc, il y a les sculptures et le regard que l'on porte sur elles ; les sculptures n'existent que dans cette forme photographique.

131 Variations est une autre série qui date de 2013. C'est une reprise des «122 Variations of Incomplete Open Cubes » (122 variations de cubes ouverts incomplets) de Sol Lewitt. J'ai fabriqué une sculpture après l'autre.



Elles sont réalisées à partir de pièces de bois trouvées, mon idée étant de toujours construire quelque chose de simple à partir de matériaux très basiques que je trouve dans la rue ou qui sont bon marché et facile à obtenir. Dans l'ensemble, c'est comme un dessin en trois dimensions à partir duquel je crée des images après coup. J'ai créé les 122 cubes mais en fin de compte, lorsque j'ai regardé les images, j'ai constaté que j'avais fait pas mal d'erreurs. J'avais oublié certaines variations, en avait fait d'autres en double, et même créé des variations qui n'existaient pas dans l'œuvre de Lewitt. J'ai décidé de retenir toutes les erreurs imprévues et de les mettre en exergue dans la version finale. J'ai produit un livre à partir de mon travail qui montre aussi les variations que j'avais oubliées avec une page blanche, le dédoublement avec une double page et j'ai ajouté un chapitre à la fin du livre.

Ce livre traite donc aussi des échecs et du fait d'essayer de s'approprier quelque chose pour finir par présenter sa propre façon de faire. Merci pour votre attention.

Raphaëlle Stopin

Y a-t-il des questions du public?

De la salle

Je suis très intéressé par le processus de travail de Jojakim et d'Adrian. J'aimerais savoir ce que les modèles représentent pour vous. Quelle relation entreteniez-vous avec eux avant, pendant et après la production ?

Jojakim Cortis

Nous conservons effectivement les modèles après avoir réalisé les images mais seulement pendant un certain temps parce que nous avons besoin d'espace pour travailler. Mais nous en conservons une petite partie et donc peut-être que nous les utiliserons de nouveau plus tard pour une autre exposition. Les modèles sont très instables et il est donc très difficile de les avoir pour une exposition ou par exemple de les transporter dans un autre pays.

Adrian Sonderegger

Peut-être que ce que nous avons fait est comme un trophée, pas vraiment quelque chose que l'on doit montrer à l'extérieur.

Raphaëlle Stopin

Avant de conclure, je rappellerai que certains des photographes en compétition ont publié des livres qui sont en vente à la boutique de la Villa. Merci à toutes et à tous.